

CHAPITRE I

SURGIR DE L'OMBRE (1469-1498)

LE PEU QUI RESTE

Machiavel consume ses derniers mois en voyage, sur les routes boueuses de la Lombardie et de la Romagne, en première ligne de la guerre qui oppose l'Empire au royaume de France, Charles Quint à François I^{er}. Depuis décembre 1526, il suit et observe avec inquiétude les mouvements désordonnés d'une armée de fantassins allemands : ce sont ces redoutables lansquenets fidèles à l'empereur et d'obédience luthérienne qui, faisant route vers Rome, menacent de traverser le territoire de Florence et de mettre la ville à sac. Après une très longue période vécue à l'écart de la grande politique, Machiavel est fier de cette dignité diplomatique tardivement retrouvée, mais les ans pèsent sur lui. Il a alors presque 58 ans mais il se sent plus âgé : « par l'expérience que me donnent mes soixante ans », écrit-il à son ami et concitoyen Francesco Vettori, « je ne crois pas que l'on n'a jamais été confronté à une situation aussi difficile¹ [...] ». Un portrait sculpté, aujourd'hui disparu, le montre la tête inclinée : son visage, marqué par le travail de l'esprit et les contrariétés, est celui d'un pauvre homme fatigué et malheureux². Le sentiment du déclin et de la fin imminente marquent

1. N. Machiavelli, *Lettere*, éd. F. Gaeta, Milan, Feltrinelli, 1981, p. 505, lettre du 16 avril 1527.

2. Cf. p. I.

ses dernières lettres¹. Les horreurs de la guerre le poussent à rentrer chez lui : « je n'ai rien d'autre à vous dire – lit-on dans une lettre à Bartolomeo Cavalcanti de juillet 1526 – car je ne veux pas vous affliger avec les misères de ce pays et troubler la tranquillité de votre âme et de celle de nos amis ». Mais à Florence les amis sont devenus de plus en plus rares : Machiavel n'est plus un homme puissant, de surcroît il est pauvre et sa réputation, constamment menacée par les jalousies et les rivalités personnelles, est maintenant mise en danger par la divulgation de certaines de ses opinions. Comme nous indique un contemporain, Giambattista Busini, la légende noire de Machiavel se forme très tôt, alors que ses ouvrages sont encore en grande partie inédits :

Le peuple le haïssait à cause du Prince ; les riches disaient que le Prince était un livre qui avait appris au pouvoir à voler leurs biens et à voler la liberté aux pauvres ; les Piagnoni [les partisans de Jérôme Savonarole] le désignaient comme hérétique, les bons disaient qu'il était méchant, les méchants qu'il était plus méchant qu'eux. C'est pourquoi tout le monde le détestait².

Si le cours imprévisible des événements qui se déroulent sous ses yeux met à nu l'inconsistance de toute construction et prévision politique, si l'ingratitude lui montre les limites de l'amitié, sa famille, au contraire, ne le désespère jamais : ses enfants, les plus jeunes notamment, le confortent dans ses espérances. Le 2 avril 1527 Machiavel fait étape à Imola, dans les territoires de la Romagne pontificale. Dans un contexte de guerre ininterrompue, les événements de sa vie entière semblent s'inscrire et se répéter presque à l'identique. Vingt-cinq ans plus tôt, au sommet de sa carrière, dans cette même ville il avait décrit l'entreprise périlleuse de César Borgia, le duc de Valentinois. Après avoir dénoncé la « mauvaise fortune » dont Florence est victime, Machiavel prévient la Seigneurie contre le danger imminent qui pèse alors comme aujourd'hui

1. G. Inglese, *Per Machiavelli. L'Arte dello stato, la cognizione delle storie*, Roma, Carocci, 2006, p. 191.

2. *Lettere di Giambattista Busini a Benedetto Varchi sopra l'assedio di Firenze*, Florence, Le Monnier, 1860, p. 84.

sur la ville¹. Ensuite, dans un moment de repos ou de repli, il adresse une lettre à son « cher fils » Guido. Conscient qu'il lui reste peu de temps à vivre, Machiavel s'emploie dans cette lettre, avec des mots simples, à dire le peu de choses qui méritent de ne pas mourir avec lui. Agé de 16 ans, Guido est sans aucun doute son fils préféré. Roberto Ridolfi, sans conteste le plus grand biographe de Machiavel, le décrit chétif et d'un naturel calme et studieux² : peu de points communs avec Bernardo, l'aîné, âgé de 24 ans, qui « n'avait d'intelligence, ni d'application pour les études », moins encore avec Ludovico, qui lui donne des soucis à cause de son tempérament violent ; quant aux autres, Piero et Bartolomea (dite Baccina) ils sont encore trop jeunes, Totto, né en 1525, est encore en nourrice. Avec Marietta Corsini, épousée en 1501, Machiavel a construit une famille vaste et espacée dans le temps, où des adultes vivent avec des adolescents et des nourrissons. Cette « brigade » (*brigata*), comme il la définit parfois, à laquelle il faut ajouter les aïeux, c'est-à-dire des morts jamais vraiment absents, est une communauté de sang et de sentiments qui constitue un horizon d'expériences à mi-chemin entre le monde turbulent de la politique et son monde à lui, indivisible et impénétrable ; c'est ainsi qu'il l'évoque dans la lettre à son fils :

Salue Marietta de ma part, et dis-lui que je vais partir un de ces jours ; c'est dans cette situation que je me trouve. Je n'ai jamais eu autant envie d'être à Florence qu'aujourd'hui ; mais je ne peux faire autrement. Dis-lui seulement que, quoi qu'elle entende dire, elle garde bon moral, car je serai là avant que n'arrive le moindre ennui. Embrasse Baccina, Piero et Totto, s'il est là : j'aurais été heureux d'apprendre si ses yeux sont guéris. Vivez heureux et dépensez le moins possible. Rappelle à Bernardo qu'il s'efforce de bien faire. Je lui ai écrit deux lettres il y a quinze jours et n'en ai réponse³...

1. N. Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, III, éd. S. Bertelli, Milan, Feltrinelli, 1964, p. 1644.

2. R. Ridolfi, *Vita di Niccolò Machiavelli*, Florence, Sansoni, 1978, p. 373.

3. N. Machiavelli, *Lettere*, p. 499-500 et N. Machiavel, *Œuvres*, p. 1260.

Cet horizon familial est peuplé d'images élémentaires et de préoccupations apparemment banales, comme celles évoquées par l'histoire d'un mulet devenu fou, auquel Machiavel consacre une attention toute particulière :

Le petit mulet, parce qu'il est devenu fou, doit être traité au contraire des autres fous : les fous on les attache et je veux que tu le détaches. Tu le confieras à Vangelo et lui diras de le mener à Montepugliano, puis qu'il lui retire sa bride et son licol et le laisse aller là où il veut, gagner sa vie et se guérir de sa folie. Le pays est vaste, la bête est petite et ne peut faire aucun mal : sans se faire de souci, on verra ce qu'elle peut faire et tu auras le temps de la rattraper, si elle redevient raisonnable...

Parallèlement à ce véritable éloge de la vie errante, de la folie, de la curiosité pour l'altérité mystérieuse de la nature animale, Machiavel songe à l'éducation de Guido, qu'il a destiné à la carrière ecclésiastique :

Si Dieu te prête vie ainsi qu'à moi, je pense que je ferai de toi un homme de bien, si tu veux faire une partie de ce que tu dois [...]. Mais il faut que tu étudies et, n'ayant plus l'excuse de la maladie, efforce-toi d'apprendre les lettres et la musique, car tu vois combien me font honneur les quelques talents que j'ai. De sorte que, mon cher fils, si tu veux me faire plaisir à moi et à toi honneur et profit, étudie, travaille bien, apprends, car, si tu t'aides, chacun t'aidera.

Dans ce testament spirituel, parmi les choses qui méritent d'être sauvées, Machiavel pense ainsi que la plus importante est la volonté de connaissance. Une connaissance qui passe avant tout par l'expérience concrète du monde réel et multiforme et ensuite par la volonté acharnée de se faire soi-même une culture de façon à mériter, grâce à ces « quelques talents » (ce *poco di virtù*) péniblement acquis, l'estime

et la bienveillance des puissants¹. On ne peut s'empêcher de lire cette lettre comme un document qui nous dit aussi, indirectement, quelque chose d'essentiel sur son auteur : en effet, quelle a pu être la formation d'un homme qui peut parler du savoir en ces termes, si personnels, si peu conventionnels, à son fils ?

DE PÈRE EN FILS

De sa propre enfance, Machiavel ne nous a laissé qu'un témoignage fugace et amer, presque un sursaut d'indignation contre le mauvais sort, livré au plus fort de sa disgrâce : « [...] je vivrai sur cette terre comme j'y suis venu, car je suis né pauvre et j'ai appris les privations avant les plaisirs [*et imparai prima a stentare che a godere*] », écrit-il à Francesco Vettori le 18 mars 1513.

Machiavel naît à Florence le 3 mai 1469, mais sa deuxième, véritable naissance est le 19 juin 1498 lorsque, inconnu et inattendu, il est nommé secrétaire de la seconde chancellerie de la République. Entre ces deux événements, l'un négligeable l'autre retentissant, les traces biographiques de Machiavel sont tellement sporadiques, indirectes ou peu dignes de foi qu'elles ont sans cesse alimenté différentes hypothèses et interprétations. Et pourtant, pendant cette première moitié obscure de sa vie, Machiavel a fait l'essentiel des rencontres et des lectures qui marqueront pour toujours ses goûts et ses orientations : sa vision crue du monde, sa sensibilité aiguë aux rapports de force, sa passion pour les paradoxes et les solutions extrêmes trouvent, sans doute, dans ce fonds silencieux leur explication décisive.

De rares trouvailles, dues au hasard ou à la persévérance de quelques chercheurs, ont néanmoins éclairé certains aspects importants de sa formation et suscité de nouvelles interrogations. La première concerne le livre de famille (*Libro di Ricordi*) rédigé par Bernardo Machiavelli, le père de Niccolò, retrouvé et publié dans les années 1950². Cette pratique

1. Cf. les observations de M. Martelli, « Schede sulla cultura di Machiavelli », in *Interpres*, VI, 1985-1986, p. 283-330.

2. B. Machiavelli, *Libro di Ricordi*, éd. C. Olschki, Florence, Le Monnier, 1954.

d'écriture privée est très répandue chez les Toscans plus ou moins aisés ou cultivés de cette période puisqu'on a même trouvé le journal d'un paysan siennois qui, ne sachant pas écrire, recourait à la plume d'amis et de gens de passage¹. De 1474 à 1487, parmi une multitude d'événements ordinaires, Bernardo note, en bon père de famille, les choses qui méritent d'être retenues pour l'administration (le *governo*) de sa maison. Dans la langue toscane, le verbe *governare* (gouverner) s'applique aussi bien à la sphère intime (on « gouverne » ses enfants, de même que les animaux domestiques ou la vigne) qu'à la sphère de l'État. Comme le montre bien l'humaniste Leon Battista Alberti, pour un Florentin du Quattrocento, la politique est le prolongement naturel de cette pratique de gouvernement domestique : l'art de bien gouverner commence par l'administration rigoureuse des choses simples et quotidiennes et c'est un savoir ancestral que l'on se transmet de père en fils².

Le livre de Bernardo, dont on possède aussi le testament de 1483, est donc un document important, puisqu'il est susceptible, tout d'abord, de nous renseigner sur les conditions matérielles de l'enfance de Machiavel. Lorsqu'il commence à rédiger ce texte, Bernardo est âgé de 38 ans ; il est marié avec Bartolomea Nelli et il a trois enfants : Primavera, Margherita, Niccolò, auxquels s'ajoutera Totto, né en 1475. Depuis plusieurs générations, les Machiavelli ont leur résidence dans l'*Oltrarno*, le quartier de Florence situé sur la rive gauche de l'Arno, à quelque pas du Ponte Vecchio, dans la paroisse de Santa Felicita. Rien ne reste aujourd'hui du « palais » (*palazzo*) des Machiavelli, détruit en 1944 par les mines allemandes, mais on peut affirmer avec certitude qu'il n'avait rien de commun avec les splendides demeures appartenant aux grandes familles florentines bâties au cours du xv^e siècle. Le *palazzo* où naquit et mourut Machiavel était, vraisemblablement, un groupe de constructions érigées autour d'une cour et surmonté d'une loge ouverte sur l'intérieur. Bernardo et les siens n'occupent qu'une portion de cet espace densément peuplé : en effet, la maison florentine abrite

1. C. Cazale-Berard, C. Klapisch-Zuber, « Mémoire de soi et des autres dans les livres de famille italiens », *Annales HSS*, 59-2004, p. 805-826.

2. L.B. Alberti, *I libri della famiglia*, éd. R. Romano, C. Vivant, Turin, Einaudi, 1969.

traditionnellement une famille au sens large du terme, où cohabitent et se croisent trois générations d'individus unis par des liens de parenté plus ou moins étroits¹.

Divisés en plusieurs branches, les Machiavelli sont enracinés dans cet ancien faubourg depuis la fin du XII^e siècle, époque à laquelle ils ont abandonné la campagne proche (le *contado*) pour venir s'installer en ville. Cependant les liens avec la terre d'origine ne sont jamais rompus et la famille garde, encore au XV^e siècle, quelques possessions à Sant'Andrea in Percussina, un hameau situé à dix milles au sud de Florence, dans le Chianti, sur l'ancienne route qui mène à Rome². Les Machiavelli (Machiavegli, selon une autre graphie) ont pour emblème une croix blanche entourée de quatre clous, les « méchants clous » (les *mali chiavegli*) de la crucifixion. Ils rentrent parfaitement dans la catégorie, tant décriée par Dante dans le *Paradis*, des nouvelles familles d'origine paysanne que la perspective d'un enrichissement soudain a attirées, au Moyen Âge, vers une ville en pleine expansion économique et démographique. Quoique Florentins de vieille date, les Machiavelli n'appartiennent donc pas à l'aristocratie d'ancienne et illustre origine féodale (les « grands » ou *magnati*), mais au peuple (*popolo*) et, plus précisément, au noyau du peuple en train d'émerger tant d'un point de vue économique que politique (*popolo grasso*). L'appartenance à ce groupe est en fait une chance dans une ville où, depuis la fin du XIII^e siècle, les nobles sont systématiquement exclus des responsabilités de gouvernement. De surcroît, les Machiavelli font le choix judicieux de se rallier à la faction des Guelfes noirs, les partisans de la suprématie absolue du pape, qui s'emparent du pouvoir au début du XIV^e siècle, après une longue période de luttes intestines. Au XIV^e siècle et pendant la première moitié du XV^e siècle, les Machiavelli semblent bénéficier de conditions propices à la consolidation de leur position au sein de l'oligarchie qui gouverne Florence et font sûrement partie du tout petit cercle de familles qui détiennent les offices les plus prestigieux

1. Sur la famille florentine, cf. C. Klapisch-Zuber, *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, éd. de l'EHESS, 1990.

2. Cf. R. Stopani, « *Io mi sto in villa* ». *L'Albergaccio Machiavelli a Sant'Andrea in Percussina*, Florence, Centro di Studi Chiantigiani « Clante », 1998.

de la République : les prieurs et le gonfalonier de justice. Mais après la prise de pouvoir, en 1434, de Côme de Médicis, leur destin politique ainsi que leurs conditions économiques se compliquent. Un cousin de Bernardo, le juriste Girolamo, est exilé en Avignon en 1458 pour avoir proféré des critiques contre la dictature sournoise du nouveau maître de Florence¹. Il est probable que ces sentiments anti-médicéens aient été partagés par l'ensemble de la famille et en particulier par Bernardo, lequel se gardera bien de les exprimer publiquement. Toutefois, le fait que son nom figure parmi les membres de la Confrérie de Saint-Jérôme², un lieu où une pratique sévère de la religion se mêle à une activité d'opposition clandestine envers le régime en place, laisse peu de doutes sur ses réelles convictions politiques.

Peut-être en raison de ses opinions, peut-être à cause de certaines dettes occasionnées par sa peu florissante situation, le père de Niccolò reste longtemps privé du droit, propre à tout citoyen de Florence, de se faire élire dans les organes de gouvernement de la ville. Son activité professionnelle est également effacée et marginale. On lui attribue le titre de « messire » (*messere*), d'habitude réservé aux docteurs en droit, aux juges et aux chevaliers. Mais il semble n'avoir jamais exercé la profession de juriste, probablement à cause de sa position, à l'écart des principales clientèles politiques citadines. *Messer* Bernardo vit donc avec son ménage dans une sobre et digne indigence, très attentif à bien gérer les maigres ressources de son patrimoine, pour l'essentiel constitué du vin, de l'huile et de la viande de porc que lui rapportent ses fermes (*poderi*) de Sant'Andrea. Ses *Ricordi* nous renseignent sur cette administration scrupuleuse qui transforme le moindre détail en dispute avec les paysans faméliques résidant sur ses *poderi*³. C'est là son occupation presque exclusive et il lui arrive parfois de s'isoler dans sa propriété pendant de longues périodes, sans doute aussi pour se libérer des déceptions et des blessures que la vie citadine et notamment le

1. Cf. N. Rubinstein, *The Government of Florence under the Medici (1434-1494)*, Londres, Oxford University Press, 1966.

2. C. Atkinson, *Debts, Dowries, Donkeys. The Diary of Niccolo Machiavelli's Father, Messer Bernardo in Quattrocento Florence*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2002, p. 65-67.

3. *Ibid.*, p. 57-60.